



INSTITUT
COPPET

D'Adam Smith
à Karl Marx
... et retour

En passant par
le Groupe de
Coppet

Alphonse Crespo



www.institutcoppet.org

INSTITUT COPPET

D'ADAM SMITH à KARL MARX... et RETOUR

En passant par le groupe de Coppet

Par Alphonse Crespo

01/02/2012



Version française de l'essai " From Adam Smith to Karl Marx... and Back : Lessons from the Swiss Classical Liberals", traduit de l'anglais par Benoît Toussaint pour l'Institut Coppet ; version révisée par l'auteur. Version originale en anglais à la fin.

D'ADAM SMITH à KARL MARX... ET RETOUR

En passant par le groupe de Coppet

Par Alphonse Crespo

Version française de l'essai « *From Adam Smith to Karl Marx... and Back : Lessons from the Swiss Classical Liberals* », traduit de l'anglais par Benoît Toussaint pour l'Institut Coppet ; version révisée par l'auteur. Version originale en anglais à la fin.

Section I : Introduction

A LA RECHERCHE DE LA LIBERTE

Le système politique Suisse est souvent perçu par les libéraux comme un modèle de liberté. Il est vrai que la Suisse offre à ses citoyens des droits démocratiques exemplaires. Il faut cependant éviter de confondre droits politiques et liberté. L'histoire ne manque en effet pas d'exemples où des majorités usent de leur légitimité démocratique pour restreindre des libertés essentielles.

La principale contribution de la Suisse au libéralisme se situe ailleurs que dans ses institutions politiques. Sauf si l'on se réfère à une époque révolue, où les cantons étaient liés par des pactes associatifs souples, fondés sur des obligations limitées, établies d'un commun accord. Ces obligations avaient pour principal objectif d'assurer une défense commune contre les agresseurs potentiels. Les « Landsgemeinde », alors au cœur du pouvoir politique, offraient aux citoyens de cette Suisse primitive le contrôle direct des dépenses publiques et des politiques militaires. Il serait instructif de se pencher sur les avatars de l'Histoire suisse et européenne qui ont effacé le fond minarchiste de ce modèle originel.

Comme l'illustre Shakespeare dans son « Marchand de Venise », les véritables joyaux ne scintillent pas nécessairement dans les coffres en or ou en argent mais peuvent parfois se dissimuler dans des cassettes de plomb. Dans un des coffrets en plomb dont l'Histoire a le secret, repose un groupe quelque peu oublié de penseurs suisses dont l'impact a pourtant marqué de façon significative la trajectoire du libéralisme classique. Au delà de leur incontestable apport à la philosophie moderne de la liberté, leurs écrits offrent une clef à la solution d'un problème stratégique difficile : comment s'extraire de la social-démocratie pour avancer vers une société libre.

La lecture attentive de ces pionniers permet en effet d'identifier les fausses routes idéologiques qui, au XIXe siècle ont permis au marxisme et à la social-démocratie de surgir d'un prototype presque parfait de société libérale. L'analyse dégage en outre des outils intellectuels qui permettront aux socialistes sincères de retrouver, au delà de la brume dialectique marxiste ou des mirages solidaristes, les facettes libérales de leurs convictions.

Section II : Les bâtisseurs de liberté

• JEAN-JACQUES ROUSSEAU Précurseur de Marx ou d'Adam Smith ?

Né à Genève, Rousseau est reconnu comme un des moteurs de la révolution idéologique qui a précipité la chute de la monarchie française. Il est souvent perçu comme un amoureux quelque peu névrotique, indécis et individualiste de la liberté. Son esprit a effectivement été torturé par un dilemme intellectuel jamais résolu. Rousseau était convaincu de l'unicité de l'individu et de la nécessité de préserver sa liberté contre toutes les formes de tyrannie; il considérait également que la société était responsable de la perte de liberté et d'innocence de l'être humain. Il estimait néanmoins qu'un certain degré d'allégeance aux règles de la société était inévitable et que ceci devenait acceptable si l'organisation existante de la société pouvait être changée. L'idée selon laquelle la société ne pourrait se réformer sans user de coercition sur les individus qui la composent, c'est à dire sans atteinte à leur liberté, s'est trouvée au cœur de son dilemme. La réponse de Rousseau restera ambiguë : cette ambiguïté a souffert de nombreuses interprétations et sans doute également d'autant de malentendus.

Rousseau est parfois accusé, à tort, d'être un penseur socialiste. Il fut certes, un héros des Jacobins, mais trop peu d'entre eux savaient suffisamment lire et écrire pour pouvoir connaître ses œuvres. Marx et Engels ne citent Rousseau que trois fois en quarante ans de correspondance.

Rousseau croyait au gouvernement guidé par la loi naturelle, capable de protéger ses citoyens contre les systèmes de caste en décourageant les « coalitions de nobles » (comparable à la coalition de politiciens et fonctionnaires au pouvoir aujourd'hui). Le gouvernement avait également pour mission de garantir les libertés fondamentales qui, pour Rousseau, comportaient la liberté de pensée, la liberté de commerce, la liberté de la concurrence et la liberté d'innover.

En cela, il a influencé les travaux de François Quesnay, médecin et économiste français avec qui il a travaillé sur « l'Encyclopédie » de Diderot et d'Alembert. Comme on le sait, Quesnay a été le principal initiateur de l'école économique des physiocrates et le premier à promouvoir le concept de l'ouverture des marchés au milieu du XVIIIe siècle. Les enseignements des physiocrates n'ont pas tardé à inspirer Adam Smith qui, encore jeune, a été sensibilisé à leurs idées, à Paris, alors qu'il accompagnait un lord anglais dans sa tournée en l'Europe.

Certains aspects des œuvres de Rousseau comportent par ailleurs des nuances clairement libertaires qui doivent encore être appréciées à leur juste valeur.

Quelques années après sa mort, les écrits de Rousseau vont marquer une jeune héritière suisse. Cette improbable admiratrice est âgée de 22 ans lorsqu'elle écrit ses « *Lettres sur Jean-Jacques Rousseau* », sa première œuvre. Fille d'un banquier genevois de grande renommée elle se fera bientôt connaître sous le nom de Madame de Staël et deviendra la tête, le cœur, l'esprit (et par certains aspects le porte-monnaie) de l'activisme libéral de son temps.

• LE BARON DE NECKER Banquier ? Ministre du Roi ? ... ou premier théoricien de choix publics ?

Genevois de deuxième génération et père de Germaine de Staël, le baron Necker était issu d'une famille protestante d'origine Poméranienne. Genève, république indépendante précoce, prospérait déjà comme l'un des centres bancaires de l'Europe : conséquence de la réticence des catholiques à toucher des intérêts (un péché selon les normes de l'époque) et de la volatilité des prêteurs juifs d'Europe centrale, dont les biens pouvaient s'évanouir au moindre caprice d'un prince. Les calvinistes genevois accaparèrent le marché, offrant une image de solide fiabilité renforcée par leur mode de vie austère et par la stabilité résultant du contrôle politique de leur cité.

Necker, alors cleric de banquier, se verra projeté sur la voie de la fortune par des informations privilégiées sur un traité secret anglo-français. Il achète un important lot d'actions et d'obligations anglaises à un taux dérisoire pour les revendre avec un bénéfice considérable lorsque le traité devient public. Il devient rapidement l'un des hommes les plus riches d'Europe. Sa réputation incitera Louis XVI à faire de lui son ministre des Finances. Bien que n'étant pas exactement un économiste « de l'offre », son expérience bancaire le conduit à une gestion pragmatique des finances de l'Etat. Deux cents ans avant la courbe de Laffer, Necker propose déjà de s'attaquer aux déficits en réduisant les impôts, en rationalisant le système de perception et en résistant aux exigences arbitraires des groupes d'intérêts particuliers.

Necker favorisait le financement des dépenses spéciales de l'État (telles que l'aide aux rebelles américains) par l'emprunt plutôt que par des impôts supplémentaires. A l'opposé de l'impôt – en dernière analyse toujours fondé sur la contrainte - le prêt volontaire est sans doute la seule forme de financement de l'Etat qui respecte la liberté individuelle. Necker fut lui-même assez téméraire pour prêter plus de deux millions de livres à l'Etat français. Il aurait pu être mieux inspiré. Il ne fut jamais remboursé !

Necker redoutait instinctivement l'intervention étatique dans l'économie. Ses idées sur la question sont parfaitement résumées dans l'un de ses écrits sur l'administration des finances publiques : « Le destin de l'entreprise, l'héritage de la richesse, les échanges commerciaux fondés sur l'intérêt mutuel, le flux continu de capitaux et de ressources dans une société complexe, les erreurs des uns et le succès des autres, tous ces événements produisent inévitablement des différences dans la répartition des richesses. Par ses gigantesques mouvements, l'action du gouvernement peut facilement se traduire par des maux plus grands que ceux auxquels il tente de remédier. Il n'y a qu'un seul moyen par lequel le gouvernement peut tenter de réduire les disparités dans la répartition des richesses au sein d'une nation, et c'est en évitant la mauvaise gestion des fonds publics ... ». Théorie des choix publics ?... deux siècles avant l'école de Virginie !

L'aristocratie de cour et les collecteurs d'impôts constituaient le groupe qui prospérait sur la mauvaise gestion des fonds publics français. Ce puissant lobby fera pression sans relâche sur le roi pour qu'il renvoie Necker. Ce qui fut fait le 12 Juillet 1789. Le renvoi de Necker mettra le feu au mouvement insurrectionnel qui couvait alors à Paris. La prise de la Bastille deux jours plus tard, marquera le début d'une nouvelle ère. Mais ceci est une autre histoire !

- **MADAME DE STAEL**
La Liberté – une fête itinérante

Germaine de Staël est née en 1766. Trois influences majeures ont façonné sa pensée : Montesquieu, Rousseau, et son père, qu'elle admirait jusqu'à l'idolâtrie. Ses talents littéraires attirèrent l'attention de géants tels que Goethe, qui en 1796 traduisit un de ses essais dans « *Die Horen* » de Schiller.

Sa fortune, son intelligence et son amour passionné pour la liberté, firent d'elle un personnage influent de la première République française, en particulier après la chute de Robespierre. Le conflit entre les envolées lyriques de Germaine de Staël en faveur de la liberté et les froides ambitions impériales de Napoléon était inévitable. Ce dernier la condamnera à l'exil de Paris, et sa police la surveillera et la harcèlera pendant le plus clair de son règne.

Le Château de Coppet, propriété de Mme de Staël sur le lac Léman, devint un temps l'unique foyer d'opposition à l'autocratie Napoléonienne. Il constitua également un lieu de réflexion unique, consacré à l'étude et au développement intellectuel de la liberté sous tous ses aspects : politiques, religieux, littéraires. Mme de Staël a stimulé des philosophes politiques tels que Benjamin Constant et Sismondi. Elle a également contribué à briser les règles rigides du classicisme littéraire, ouvrant la voie à la liberté romantique dans les arts. Les premiers romantiques allemands tels que Wilhelm et Frederik Schlegel, Ludwig Tieck, ou la poétesse danoise Frederika Brun, comptaient parmi les visiteurs assidus de Coppet.

Coppet devint un creuset intellectuel où les cultures allemandes, françaises, anglaises et italiennes se confondaient dans une recherche inspirée de liberté : Constant y traduisait les œuvres de Godwin et de Schiller ; Schlegel celles de Shakespeare et Calderon ; Sismondi œuvrait sans relâche sur l'histoire italienne.

Mme de Staël était souvent en mouvement, voyageant en Italie, écrivant « *Corinne* » (interdit par Napoléon en raison de ses connotations politiques). Elle se rendit en Suède où elle tenta de convaincre le prince Bernadotte de renverser Bonaparte. Elle visita Schiller et Goethe à Weimar avant d'écrire « *De l'Allemagne* », dont les premières éditions furent détruites par la police Napoléonienne, avant même de quitter l'imprimerie. Les sbires de l'empereur ne s'étaient pas trompés: plus qu'une introduction à la littérature allemande ou une défense de l'art allemand, « *De l'Allemagne* » était bien le samizdat d'une dissidente avant la lettre, proposant un plaidoyer vigoureux en faveur de la liberté littéraire et des sociétés pluralistes.

Madame de Staël fût avant tout un catalyseur, qui permettra aux principes de la liberté de pénétrer les considérations intellectuelles de ses contemporains ainsi que celui des générations littéraires qui suivront. Les féministes doivent encore découvrir cette femme exceptionnelle qui, armée de sa seule intelligence, osa défier, au nom de la liberté, un des plus puissants souverains de l'Histoire.

• BENJAMIN CONSTANT

La passion insatiable d'un génie imprévisible

Deux personnages du groupe de Coppet méritent une mention particulière. L'un d'eux, Benjamin Constant, deviendra l'un des théoriciens les plus profonds de la pensée libérale. Sa contribution a été quelque peu oubliée, sans doute parce que ses idées étaient en avance sur son temps. L'autre, Sismondi, disciple d'Adam Smith, a joué un rôle important dans l'histoire contemporaine en devenant malgré lui l'un des détonateurs du communisme.

Benjamin Constant était un personnage attachant et à multiples facettes. Chateaubriand comparait la subtilité de son esprit à celle de Voltaire. Balzac le considérait comme l'un des intellects les plus convaincants et éloquents de sa génération. Avec Voltaire et Oscar Wilde, il s'inscrit sans doute parmi les grands orateurs des temps modernes. Il a impressionné des personnalités littéraires françaises telles qu'Alfred de Vigny, Anatole France, Sainte-Beuve, et Maurice Barrès. Il a influencé La Fayette et Tocqueville. Son livre révolutionnaire, « *Adolphe* » a jeté les bases du roman psychologique moderne, ouvrant la voie à Dostoïevski et Marcel Proust, tandis que son traité monumental sur les religions introduit dans l'espace culturel une approche moderne et critique de l'histoire de la philosophie et de la pensée religieuse. Benjamin Constant était avant tout un incorrigible passionné de liberté.

Il est né à Lausanne en 1767. Sa mère est morte peu après sa naissance. Son père était commandant militaire au service mercenaire de la couronne néerlandaise. L'éducation de Constant a changé fréquemment de mains et a été confiée à des tuteurs parfois excentriques. A l'âge de six ans, Constant parlait couramment le grec ancien. Un de ses précepteurs avait mis au point une méthode ingénieuse d'enseignement de la langue. Il avait convaincu son pupille alors âgé de cinq ans qu'ils mettaient au point un langage secret qu'eux seuls pourraient comprendre. Sous la conduite du mentor, ils inventèrent un alphabet de lettres et de locutions mystérieuses. Les symboles codés de cet alphabet étaient les lettres grecques, et les mots recouvraient le vocable hellénique. Plusieurs années plus tard, il arrivait encore à Benjamin Constant de recourir à l'alphabet grec dans la rédaction de son journal.

La précocité de Constant comportait quelques similitudes avec celle de Mozart. Il n'avait que 12 ans lorsqu'il écrit son premier roman épique en cinq volumes (*Les Cavaliers*). A 13 ans il suit les cours de l'Université d'Oxford. A 15 ans il s'inscrit à l'Université d'Erlangen, et devient un protégé de la marquise du lieu, impressionnée par la culture et les exceptionnels talents de conversation du jeune homme. Constant passe ensuite deux ans à l'université d'Edimbourg. Ces années sont importantes dans le développement de sa pensée politique. Il y fut en effet exposé à l'influence de l'école écossaise du sens commun ainsi qu'aux enseignements d'Adam Smith. En peu de temps Constant se fit un nom dans les cercles intellectuels par de brillantes contributions à la société spéculative d'Edimbourg.

Madame de Staël jouera un rôle crucial dans la vie de Constant. Ils se rencontrèrent en 1794 et tombèrent bientôt amoureux. Leur liaison devait durer toute leur vie. Peu de temps après leur première rencontre, Mme de Staël emmena Benjamin Constant à Paris et lança sa carrière politique qui culmina avec sa nomination au Tribunat en 1799. Constant y devint instantanément l'un des leaders de l'opposition libérale à Bonaparte - qui l'expulsa du parlement en 1802.

Il passera ses années en semi exil à Coppet avec Mme de Staël, mais aussi en Allemagne, où il travaillera à son œuvre titanique sur l'histoire des religions – tout en gardant un profil bas dans son opposition à Napoléon (à l'exception d'un pamphlet cinglant publié en 1814). Prenant de grands risques (mais Benjamin Constant était un joueur invétéré), il se réconcilie avec Napoléon pendant les Cent-Jours, et écrit du jour au lendemain, une nouvelle Constitution pour l'Empire. Si Napoléon avait survécu à Waterloo, la constitution de Constant aurait transformé l'Empire napoléonien en monarchie constitutionnelle et libérale avancée. Une grande partie du travail constitutionnel de Constant trouvera néanmoins ultérieurement sa place dans différentes réformes constitutionnelles européennes (notamment en Belgique) qui marqueront l'ère moderne et se projeteront jusqu'au Brésil.

L'« Etat » selon Benjamin Constant devait s'organiser autour d'une seule tâche, celle de garantir la liberté individuelle : cette garantie reposant sur l'indépendance des juges et l'établissement de systèmes de jury. Constant décrit les pensées et les croyances de chaque homme comme sa propriété personnelle la plus sacrée. Pour lui, la liberté de conscience et la liberté de pensée comportent des corollaires tels que la liberté religieuse, la liberté économique, la liberté d'opinion et la liberté d'expression. L'énergie, l'intelligence, le courage et la persévérance avec lesquels Constant s'est battu pour la liberté de la presse, en particulier dans la dernière période de sa vie, fit de lui un héros culte des étudiants de son temps.

Pour Constant, l'Etat en soi n'a pas d'existence spécifique. Il ne doit pas être considéré comme une entité philosophique abstraite, mais plutôt comme une forme concrète d'association humaine. Constant observait que chaque fois et partout où l'Etat est considéré comme une entité mystique ou philosophique, il tend vers le despotisme et l'asservissement de l'individu. Il estimait qu'aussi longtemps que cet écueil était évité et que la tâche du gouvernement se limitait à garantir la liberté individuelle, la manière dont l'État était organisé (république, monarchie constitutionnelle, empire libéral) n'avait pas d'importance. On peut mieux comprendre, dans cette optique, les changements apparents d'allégeance auxquels Constant s'est livré au cours de sa vie publique mouvementée.

« *De l'Esprit de Conquête* », ainsi que ses « *Principes de Politique* », constituent de grands classiques. Dans ces œuvres, Benjamin Constant anticipe et analyse de nombreuses questions auxquelles sont confrontés les défenseurs des libertés modernes. En étudiant les relations entre liberté politique et liberté individuelle et en soulignant ce qui les oppose, Constant a montré la voie à suivre pour passer d'une société politique coercitive à une société civile libre.

Constant abordera également le thème de la paix et du pacifisme. Son pacifisme n'était pas fondé sur une crainte émotive de la destruction et de l'effusion de sang, mais plutôt sur la pondération lucide des avantages et des inconvénients de l'action violente. Il admettait que le commerce ou la guerre pouvaient constituer simplement des moyens différents en vue d'une même fin : l'acquisition de biens ou de territoires. Constant était conscient de la part de violence inhérente à la nature humaine. Au lieu de détourner le regard, il intègre cet élément dans sa proposition selon laquelle le commerce dans la paix et la liberté constitue un moyen plus efficace pour accéder à la propriété et à la prospérité que la conquête et la contrainte.

La profondeur introspective particulière de Constant, illustrée notamment par « *Adolphe* », lui a permis d'analyser les ressorts psychologiques qui motivent le comportement humain. Ceci l'a conduit à une évaluation objective des faiblesses individuelles qui s'expriment dans l'action politique collective et qui conduisent inévitablement au totalitarisme. Constant s'est interrogé sur le droit des majorités électorales à dicter leur volonté aux individus. Pour Constant, la seule garantie contre les faiblesses de l'humanité devait être recherchée dans un État minimal, dont l'action repose sur la persuasion, l'éducation et le respect des lois naturelles.

Section III : La révolution contrariée

SISMONDI ET LE MARXISME

Ou l'histoire d'un grand malentendu

Les œuvres de Sismondi nous donnent la clé d'un paradoxe historique : Comment l'Europe du XIXe siècle, à l'orée d'une ère de prospérité capitaliste et de liberté, vire soudainement à 180 degrés pour plonger dans le marxisme et la social-démocratie? Par quel tour de passe-passe de l'Histoire le libéralisme triomphant de 1830 conduit-il au Manifeste Communiste de 1848 ?

Né à Genève en 1773, Sismondi débute sa carrière comme ardent défenseur de l'économie libérale classique. Son premier livre sur l'économie suivait de près les idées d'Adam Smith. Il était, cependant, de plus en plus touché par la pauvreté et les crises économiques qui semblaient accompagner la révolution capitaliste. Cela l'a amené à se pencher sur les aspects humains de la croissance industrielle à une époque où les économistes classiques se concentraient essentiellement sur la théorie économique confiant qu'à terme la bienveillance naturelle des mécanismes économiques assurerait le bien-être des hommes.

Sismondi prévoyait les tensions sociales et les révoltes qui résulteraient de l'émergence d'une nouvelle classe de salariés, privés d'accès à la propriété. Son analyse des contradictions apparentes du capitalisme naissant a ouvert la voie à Karl Marx et à sa théorie de la révolution prolétarienne. Bien que les préoccupations de Sismondi aient inspiré la pensée socialiste moderne, les solutions qu'il propose sont très différentes de celles développées plus tard par Marx et Lénine.

Pour Sismondi les problèmes humains provoqués par le « laissez-faire » libéral provenaient du fait que le second terme de l'équation originale avait été oublié. Le leitmotiv des premiers économistes était en effet de « laissez faire ET laissez passer ». Pour Sismondi l'élément « laissez passer » impliquait une invitation à fournir aux pauvres une marge de répit et un soutien pour leur permettre de traverser sans souffrance excessive la transition vers le laissez faire. Il estimait que la croissance économique ne pouvait pas être laissée impunément sans entraves. Elle devait impérativement passer par une phase de réglementation, de manière à laisser paisiblement s'éteindre une société agricole semi-féodale avant l'avènement de la nouvelle société de laissez-faire capitaliste et de prospérité industrielle.

Sismondi proposait l'intervention de l'État sous la forme de lois limitant la durée du travail et allégeant les conditions de travail des femmes et des enfants. Il insistait également sur le devoir des employeurs d'assister les ouvriers en cas de maladie, de chômage ou de vieillesse. Fait intéressant, Sismondi pensait que sur le long terme, les « maux » de la concurrence économique se verraient corrigés par l'accès progressif à la propriété et à la prospérité pour les artisans, les petits entrepreneurs et les ouvriers : la généralisation de la propriété privée constituant la clé de la paix sociale. Toutefois, tant que la propriété restait inaccessible aux travailleurs, ces derniers devaient impérativement être protégés par les lois et les syndicats.

La vision de Sismondi a intrigué plus d'un observateur : voici un libéral sincère très classique, un disciple et admirateur d'Adam Smith, qui prône l'accès à la propriété comme le seul remède à long terme pour les douleurs de croissance capitaliste. Et pourtant, ce même homme, sans trahir ses convictions et sans cesser d'appliquer l'analyse économique classique, se trouve soudain à la base de la construction d'outils doctrinaires pour Karl Marx.

Le virage spectaculaire de Sismondi passant d'une doctrine libérale classique vers une idéologie proto-marxiste serait un paradoxe de portée limitée si la plupart des pays industriels n'avaient pas suivi le même chemin vingt ans plus tard. La période historique brève mais cruciale qui a suivi les réévaluations personnelles de Sismondi mérite un examen plus approfondi.

1830 fut une année d'espoir. Le monde politique dans son ensemble, les intellectuels, les écrivains, les artistes, les économistes et même l'église, se tournaient tous vers les principes de la liberté. Les fondements d'une société fondée sur le laissez-faire minarchiste étaient prêts. La révolution capitaliste était à portée de main. Cependant, en 1848, ces forces changent de cap, virant vers un socialisme radical et vers le marxisme - où elles vont s'enliser pendant plus d'un siècle. Qu'est-ce qui a mal tourné ? L'Histoire a-t-elle réellement mal tourné ?

Sismondi nous donne des éléments de réponse. Il ne s'est pas trompé en prévoyant qu'une sorte de changement politique était inévitable, face aux apparents « coûts humains » de la révolution industrielle. Il a peut-être même eu raison d'estimer que l'évolution vers une société prospère capitaliste, fondée sur la libre concurrence, nécessiterait une phase de régulation socialiste. On pourrait même trouver des arguments pour dépeindre le socialisme comme un remède temporaire contre les douleurs de croissance de la révolution industrielle.

Là où Sismondi fait cependant fausse route c'est lorsqu'il se persuade que le remède serait plus efficace si la production économique et la croissance du capital étaient freinées, de manière à permettre à ceux que le système laissait derrière (le prolétariat) de monter à bord du train du progrès. Sismondi ne réalise pas que le « coût humain » dont l'Europe est le témoin, n'est pas la marque du capitalisme naissant, mais représente le signal douloureux d'un système agricole féodal à l'agonie, qui n'arrive plus à nourrir les siens. Karl Marx, qui a repris là où Sismondi s'était arrêté, fondera sa théorie de la révolution prolétarienne sur les mêmes prémices - comme on le verra plus bas.

Sismondi et ses disciples avaient tendance à représenter la croissance du capitalisme comme un train dirigé par des entrepreneurs impitoyables désireux d'atteindre l'Eldorado le plus rapidement possible quitte à laisser une masse d'indigents sur le quai. Si, au contraire il avaient dépeint l'entreprise capitaliste comme une maison de plus en plus grande, construite par les forces les plus vives de la société et dont le toit accueillerait tôt ou tard l'ensemble des individus restés à l'extérieur, l'Histoire aurait peut-être été différente.

A sa décharge, Sismondi ne pouvait pas savoir que les progrès technologiques permettraient d'augmenter les revenus mondiaux encore plus vite que la croissance du capital, comme Robert Solow (prix Nobel d'économie en 1987) l'a démontré beaucoup plus tard. Il aurait toutefois pu sentir que la croissance industrielle augmentait les ressources globales et que les initiatives visant à la ralentir ne faisaient en réalité qu'augmenter le « coût humain » lié au changement.

Section IV: Epilogue

LIBERTAS REDIVIVA

Le dictateur prolétarien est nu

Karl Marx a mené l'erreur de Sismondi encore plus loin sans prévoir qu'une fois la crise de croissance du capitalisme terminée (c.a.d. les convulsions de la féodalité moribonde), la classe dominante bourgeoise allait progressivement absorber le prolétariat. Marx fonde son déterminisme historique de la révolution communiste sur la prédiction erronée que l'émergence des masses prolétariennes, engendrée par la croissance capitaliste, aboutirait inévitablement au renversement de la bourgeoisie. La crise généralisée qui mine les partis

communistes des pays industrialisés est une conséquence directe de cette erreur. Il n'y a plus suffisamment de vrais prolétaires pour mener à terme la révolution prolétarienne. Les cols blancs et même les cols bleus ont rejoint la classe moyenne. Le communisme ne peut compter (mais plus pour longtemps) que sur un Tiers-Monde encore secoué par les remous d'une transition difficile d'une société agricole coloniale ou féodale vers l'industrialisation et la globalisation. En Europe de l'Est, il n'a survécu que par le système complexe de gestion et de concentration du pouvoir mis en place par Lénine, qui a entraîné le gel de la mobilité sociale et le retard de croissance du progrès économique. Et même là, le Marxisme s'est écroulé. La théorie de Marx sur les contradictions du capitalisme est désormais contredite par l'histoire elle-même.

Le déterminisme marxiste peut à présent être inversé. Les vents de l'Histoire ont tourné du féodalisme au socialisme, du socialisme au capitalisme – comme ils pousseront à terme, le capitalisme et le libéralisme et vers une société civile non politique.

Nous avons maintenant atteint le point où la dialectique marxiste et la compréhension de ses axiomes nous permettent de promouvoir des concepts libéraux. Il suffit de mettre le doigt sur les liens historiques entre le libéralisme classique et le marxisme, montrant le marxisme comme un effet collatéral de la pensée libérale. La phase marxiste ou socialiste qui a culminé au XXe siècle pouvant selon les points de vue, être considérée, soit comme une tentative malheureuse d'atténuer les douleurs du « laissez-passer » en passant les menottes au « laissez-faire », soit comme le temps d'arrêt inévitable d'une révolution capitaliste adolescente encore à la recherche de ses marques.

Il appartient à présent aux libéraux de travailler cette idée en exposant les facettes libertaires d'un socialisme libéré de ses entraves dialectiques. Nous disposons en effet des arguments intellectuels qui nous permettent de replacer les marxistes intelligents et les socio-démocrates sincères sur la trajectoire libertaire que leurs prédécesseurs n'auraient jamais dû quitter. Jean-Jacques Rousseau, Sismondi et Marx lui-même leur montrent le chemin.

Au delà des tergiversations de l'Histoire contemporaine, l'esprit de Coppel nous a démontré que la liberté traverse les frontières qu'elles soient politiques, artistiques, ou sexuelles (Madame de Staël est là pour en témoigner). Quant à Benjamin Constant, les fruits de son intelligence nous aident à éduquer les socialistes de façade ou les étatistes conservateurs, en leur démontrant que la violence et la coercition, qu'elles soient exercées par arme à feu ou par décret sont plus coûteuses que le libre échange et produisent le plus souvent des biens avariés.

La philosophie libérale deviendra universelle lorsqu'elle aura convaincu ses adversaires sur leur propre terrain, avec leur propre logique. Les amis de la liberté deviennent aujourd'hui assez forts pour le faire.

Alphonse Crespo (Suisse) est médecin, auteur d'« [Esculape Foudroyé](#) » (Les Belles-Lettres) et fondateur du réseau « [Médecine et Liberté](#) ». Membre du conseil de direction de l'« [Institut Constant de Rebecque](#) » il fût également le premier représentant européen du mouvement « [Libertarian International](#) ».

Version anglaise (légèrement révisée à partir de la version originale)

FROM ADAM SMITH TO KARL MARX... AND BACK

Lessons from the Swiss Classical Liberals

Alphonse Crespo

Part I: Introduction

ALL SWISS GLITTER IS NOT FREEDOM

Many libertarians have come to regard the Swiss political system as a blueprint for freedom -- and indeed the Swiss model does offer its citizens unique democratic rights. However, libertarians should try to avoid the common error of equating political rights with individual freedom. Recent history does not lack instances in which voting majorities have used these rights to diminish basic individual freedoms.

We must not view Switzerland's contribution to freedom in the glitter of its political institutions -- not unless we are willing to go back to the very early days when the cantons were linked by loose associative pacts based on limited obligations that were accepted by mutual consent. These obligations were related mainly to common defense against potential aggressors. The "Landsgemeinde" then stood at the very center of political power, giving citizens direct control of public expenditures and military policies.

Much could be learned from the events of Swiss history that have tended to erase freedom from this early system.

Indeed, Switzerland's contribution to the future of freedom must be sought elsewhere. As in the story of Portia's suitors in Shakespeare's "Merchant of Venice", true gems do not always shine in gold or silver caskets, but are instead sometimes found in lead cases.

In one of these "cases" rests a somewhat neglected group of Swiss thinkers who helped shape our philosophy of freedom. The influence of these thinkers was felt the Classical Liberal period of XIX Century European history. Furthermore, their writings give us clues to the solution of a difficult strategic problem: How to move from social democracy or Marxism to a free society.

The study of these Swiss intellectual pioneers can help us identify the misunderstandings and the misinterpretations which in the XIX Century caused Marxism and social democracy to emerge from a nearly libertarian blueprint. These revelations should sharpen the intellectual tools needed to steer socialists back to their premises, and help them to find their way from beyond the haze of Marxist dialectics to the libertarian concepts at the core of their ideology.

Part II :The Freedom Builders

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Kin of Marx . . . or of Adam Smith?

Born in Geneva, Rousseau is recognized as a major force in the ideological revolution that preceded the fall of the French monarchy.

Rousseau is remembered basically as a somewhat neurotic, indecisive and individualistic lover of freedom. He was tortured by an intellectual dilemma that he was not quite able to solve. On one hand he was convinced of the uniqueness of the individual and of the need to preserve his freedom from all forms of tyranny. But on the other hand he felt that although society was in some way responsible for man's lost freedom and innocence, some form of allegiance to it was unavoidable. The allegiance, however, could only be justified if the existing organization of society was somehow changed. How society could be forcefully reformed without coercing the individuals who composed it, was at the heart of his dilemma. Rousseau's answer was ambiguous and this ambiguity has suffered from many interpretations and from possibly just as many misunderstandings.

Rousseau is sometimes erroneously assumed to be a socialist thinker. He was indeed a hero of Robespierre's Jacobines, though few of them were literate enough to read his works. Marx and Engels mention Rousseau only three times in forty years of correspondence.

Rousseau believed in government guided by natural law, capable of safeguarding citizens from caste systems by discouraging "coalitions of nobles" (comparable to today's ruling coalition of politicians and civil servants). Government was also to guarantee basic freedoms that, according to Rousseau, included freedom of thought, freedom of commerce, freedom of competition, and freedom to innovate.

In this, he came to influence du Quesney, with whom he worked on Diderot and d'Alembert's "Encyclopedia". As is well known, Du Quesnay was the main initiator of the Physiocratic School of Economics; the first to promote the concept of open markets in the mid-18th Century.

The basic teachings of the Physiocrats were soon to inspire Adam Smith who, as a young man, was exposed to their ideas in Paris, while accompanying an English lord on his tour of Europe.

Some aspects of Rousseau's works have distinctly libertarian undertones that indeed have yet to be highlighted.

A few years after his death, Rousseau's writings came to influence a young Swiss heiress, daughter of a renowned Genevese banker. This unlikely admirer was only 22 when she wrote "Letters on Jean-Jacques Rousseau", her first work. She came to be known as Madame de Stael and would soon become the head, the heart, the spirit (and in some ways the purse) of liberal activism in her time.

BARON DE NECKER

Banker, Kingsman -- or Public Choice Theorist?

Germaine de Stael was the daughter of baron de Necker, who was called by Louis XVI to serve as Minister of Finance. Baron Necker deserves a few lines. He was a second generation Genevese, from a protestant family of Pomeranian origin. Geneva, then an independent republic, thrived as one of the banking centers of Europe: a consequence of the traditional reluctance of Catholics to charge interest for loans (a sin by the standards of the time), and of the insecurity plaguing Central European Jewish money lenders whose fortunes could be confiscated at the whim of a prince. Genève's Calvinists obligingly cornered the market, offering a trustworthiness that was reflected in their austere way of life and enhanced by the safety that came with the political control of their city.

Necker became a banker's clerk and got started on the road to fortune through inside information on a secret Anglo-French treaty. He bought English bonds and shares at their lowest rates -- making a cool profit after the news went public.

He soon became one of the richest men in Europe. His reputation brought Louis XVI to call him as his Finance Minister. Although not distinctly a "supply side" economist, his experience with banking led him to approach the management of State finances in a pragmatic manner. Two hundred years before Laffer stretched his curve, Necker was already attempting to deal with deficits by cutting taxes, streamlining the tax collecting system and resisting the arbitrary demands of special interest groups.

Necker favored the financing of special State expenditures (such as funding the American rebels) through government loans rather than by added taxes. Voluntarily lending to the government is perhaps the only form of state financing acceptable to a libertarian. Necker himself was foolhardy enough to lend over two million pounds to the French State. He should have known better. He was never reimbursed.

By instinct, Necker was extremely wary of state intervention in economics. His ideas on the matter are neatly summed up in one of his works, (*The Management of Public Finances*): "The fate of business, the inheritance of wealth, commercial exchanges based on mutual self-interest, the continuous flow of capital and resources in a complex society, the mistakes of some and the success of others, all these events inevitably produce differences in the distribution of wealth. Government tampering with this gigantic movement can easily result in evils greater than those it attempts to remedy. There is only one way by which government can attempt to curb disparities in distribution of wealth within a nation, and that is by avoiding the mismanagement of public funds..."

Public choice theory? Two centuries before the Virginia school!

The court aristocracy and the tax collectors formed the group that then thrived on mismanagement of French public funds. It also constituted an influential lobby that relentlessly pressured the king to fire Necker. This was finally done on July 12, 1789. Necker's dismissal accelerated political unrest in Paris, setting fire to an insurrectional movement that climaxed, on July 14th, with an attack on the Bastille prison! But that's another story.

MADAME DE STAEL

Freedom as a Roving Feast

She was born in 1766. Three major influences shaped her thinking: Montesquieu, Rousseau, and her father, whom she admired to the point of idolatry.

Her wealth, her great intelligence, and her passionate commitment to freedom, led her to become an influential figure during the early days of the French Republic particularly after the fall of Robespierre. She also gained rapid literary celebrity, attracting the attention of such giants as Goethe, who in 1796 translated one of her essays in Schillers "Die Horen".

While in France, Madame de Stael rapidly fell into a collision course with Napoleon's ambitions. He was soon to ban her from Paris and his police would harass her during most of his reign.

Mme de Stael's Castle of Coppet, on Lake Lemman became at one point the only center of political opposition to Napoleon's imperialism. It was also a unique think tank, devoted to the study and the intellectual development of freedom in all its aspects: political, religious, literary. Mme de Stael stimulated such political philosophers as Benjamin Constant and Sismondi. She also helped break the rigid rules of literary classicism, opening the way for

romantic freedom in the arts. German romantics such as Wilhelm and Frederik Schlegel, Ludwig Tieck, or the Danish poetess Frederika Brun, were amongst the frequent guests at Coppet.

Coppet became an intellectual melting pot where German, French, English and Italian cultures mingled in an inspired search for freedom: Constant translated the works of Godwin and of Schiller; Schlegel translated Shakespeare and Calderon; Sismondi worked on Italian history.

Mme de Stael was of ten on the move, traveling to Italy, writing "Corinne" (banned by Napoleon because of its political undertones). She traveled to Sweden and tried to convince Prince Bernadotte to topple Bonaparte. She toured Germany, meeting Schiller and Goethe in Weimar. Then she wrote "De l'Allemagne", the first issues of which were destroyed by Napoleon's police even before they left the publishing house. "De l'Allemagne" was more than an introduction to German literature or a defense of German art -- it came as a forceful plea for literary freedom and for pluralistic societies.

Madame de Stael was above all a catalyst, who turned principles of freedom into the main ingredient of intellectual intercourse for decades to come. Feminists have yet to discover this exceptional woman who, armed only with her intellect, dared challenge, in the name of freedom, one of history's mightiest rulers.

BENJAMIN CONSTANT

The Intense Passion of an Unpredictable Genius

Two Swiss members of Mme de Stael's Coppet group deserve closer scrutiny. One of them, Benjamin Constant, became one of the most profound theoreticians of liberal thinking. His contribution has been to some extent forgotten perhaps because his ideas were so far ahead of the times. The other, Geneva born Sismondi (a disciple of Adam Smith's) played an important part in contemporary history, inadvertently becoming one of the sparkplugs of modern communism.

Benjamin Constant was a mercurial and endearing figure. Chateaubriand qualified him as the finest and subtlest European mind since Voltaire. Balzac labeled him as one of the most persuasive and eloquent public speakers of his generation. With Voltaire and Oscar Wilde he probably ranks as one of the great conversationalists of modern times. He impressed such diverse French literary figures as Alfred de Vigny, Anatole France, Sainte Beuve, and Maurice Barres. He influenced La Fayette and de Toqueville. His revolutionary book "*Adolphe*" laid the grounds for the modern psychological novel, later developed by Dostoevsky and Marcel Proust, while his gigantic treatise on Religions opened the way for a modern, critical approach to the history of philosophy and of religious thought. He was above all a passionate lover of freedom.

Benjamin Constant was born in Lausanne in 1767. His mother died shortly after his birth and his father was a military commander in the mercenary service of the Dutch crown. Constant's upbringing was put in the hands of frequently changing and occasionally eccentric tutors. At six, Constant was fluent in ancient Greek. One of his tutors had devised an ingenious method of teaching the language. He persuaded the five-year-old that they were inventing a written code only the two of them would understand. Under the tutor's guidance, they designed a

mysterious alphabet and invented a vocabulary. The letters of this alphabet were the Greek letters, and the coded words were Greek words. Many years later, Benjamin Constant would sometimes lapse into the Greek alphabet when writing pages of his diary.

Constant's precociousness had some similarities with Mozart's. He was only 12 when he wrote his first epic novel in five books ("The Cavaliers"). At 13 he attended University courses at Oxford. At 15 he registered at the University of Erlangen, and became a protégé of the Marchioness, who was impressed by the young man's unusual conversational talents and culture.

Constant then spent two years at Edinburgh University. These were important years in the shaping of his political philosophy as they exposed him to the influence of the Scottish Common Sense School as well as to the teachings of Adam Smith. In a short time Constant made a name for himself in local intellectual circles with his brilliant contributions to Edinburgh's Speculative Society.

Madame de Stael played an important part in Constant's life. They met in 1794 and soon fell in love. Their affair was to be a long-lived one. Shortly after their first meeting, Madame de Stael took Benjamin Constant to Paris, and was an advocate for his nomination to political office. She eventually succeeded in having him nominated to the Tribunat in 1799. He instantly became one of the leaders of the liberal opposition to Bonaparte -- who subsequently drummed him out of the parliament in 1802. Constant spent these years in semi-exile, partly at Coppet with Madame de Stael, and partly in Germany where he worked on his gigantic treatise on the History of Religions -- keeping a low profile in his opposition to Napoleon (save for a scathing pamphlet published in 1814).

At great risk (but then Benjamin Constant was an inveterate gambler) he reconciled himself with Napoleon during the Hundred Days, and almost overnight he wrote a new Constitution for France. Had he been successful in pulling off this gambit, Constant's constitution would have transformed the totalitarian Napoleonic Empire into an advanced and liberal constitutional monarchy. Nevertheless, much of Constant's constitutional work found its way into future European constitutional reform (i.e. Belgium -- even reaching as far as Brazil).

Benjamin Constant's "State" was to be organized around a single task, that of guaranteeing individual freedom: Personal freedom, safeguarded by the independence of judges and by the institution of jury systems. Freedom of conscience (Constant described man's thoughts and creeds as his most sacred personal property). Freedom of thought entailed such corollaries as religious freedom, economic freedom, freedom of opinion, and freedom of expression. The energy, intelligence, and courage, with which Constant defended freedom of the press, especially in the last period of his life, made him a cult hero of the university students of his day.

For Constant, the State per se had no specific existence. It was not to be viewed as an abstract philosophical entity but rather was considered to be a concrete form of human association. He observed that whenever and wherever the state came to be regarded as a philosophical entity, it tended towards despotism and an attendant crushing of the individual. He believed that as long as this pitfall could be avoided and that as long as the task of government could be limited to guaranteeing individual freedom, the way in which the State was organized was unimportant (republic, constitutional monarchy, liberal empire). One can better understand, in this light, Constant's apparent changes of allegiance during his eventful public life.

Constant's work, "De l'Esprit de Conquete" as well as his "Principes de Politique", are classics. In these works, Benjamin Constant anticipated and analyzed many issues now facing modern libertarians. By studying the relationships and stressing the differences between

political freedom and individual freedom, Constant pointed to the road we must follow if we are to move away from a coercive political society towards a free civil society.

Constant also tackled the issue of Peace and Pacifism. His pacifism was based not on a purely emotional fear of bloodshed and destruction but rather on a cool assessment of the disadvantages of violent human action. He acknowledged that war and commerce could simply be means to the same end: acquiring property. Constant recognized the violent streak in human nature, but instead of looking the other way, he integrated this violent element into his thesis that freedom and peace are more efficient ways to property.

Constant's unusual gift for introspection enabled him to analyze the psychological springs motivating human conduct -- which led him to a dispassionate assessment of the individual weaknesses that express themselves in collective political action, and which inevitably lead to totalitarianism. Constant came to question the right of voting majorities to dictate their will to individuals. For Constant, the only safeguard against mankind's shortcomings rests on a minimal State, achieved via persuasion, education and increased perception of natural law.

Part III: The Thwarted Revolution

SISMONDI

Economic Foibles and Turning Marxist Tables

Sismondi's works could give us the key to a historical mystery: How is it that XIX Century Europe, on the verge of entering an era of capitalist prosperity and freedom, abruptly turned 180 degrees from its course and moved towards Marxism and social democracy? By what twist of history did the triumphant liberalism of 1830 spawn the Marxist Manifesto of 1848?

Sismondi was born in Geneva in 1773. He began his career as an ardent advocate of classical liberal economics. His first book of economics closely followed the ideas of Adam Smith. He was, however, increasingly moved by the poverty and the economic crises that seemed to accompany capitalist business cycles. This led him to focus his attention on the human aspects of industrial growth this at a time when classical economists were concerned mostly with abstract economic theory which assumed that the natural benevolence of economic laws would safeguard the welfare of men.

Sismondi foresaw the social tensions and the political upheavals that would result from the emergence of a new class of wage earners deprived of access to property. His analysis of the apparent contradictions in early capitalism opened the way for Karl Marx and his theory of proletarian revolution.

It must be said, however, that although Sismondi's preoccupations inspired modern socialist thinking, his proposed solutions were quite different from those later expounded by Marx and Lenin.

Sismondi believed that part of the human problems brought about by "laissez-faire" came from the fact that the second term of the original equation had been neglected: the mono of the first economists, after all, being "laissez-faire ET laissez-passer". Sismondi interpreted "laissez-passer" as meaning to provide the generation passed over by economic progress with some breathing space or slack. His interpretation was that economic growth could not be left totally unhampered, but rather had to go through a phase of regulation, so as to slow and ease the passage from a semi-feudal agricultural society to an industrialized capitalist society.

Sismondi came to suggest State intervention in the form of laws limiting hours of labor and legislation regarding work by women and children. He also stressed the need for employers to provide maintenance for their workmen during times of illness, old age and lockout. Interestingly, Sismondi thought that in the long run, the "ills" of economic competition could be corrected by the gradual return of ownership to artisans and small capitalists property being the key to social peace. However, until the reunion between the worker and property could be achieved, workers needed to be protected by laws and unions.

Curiously, a full-page ad from the Anglo American Corporation of South Africa appeared in the Economist on July 18, 1987. The headline read: "Unless the business community puts its own house in order there is scant possibility that the free enterprise system will survive". This was followed by a statement by a Mr. G.W. Relly, chairman of the company. Mr. Relly acknowledged that despite its shortcomings, "Only a free enterprise system could hope to feed, clothe, house and educate South Africa's burgeoning population. He foresaw a durable synthesis in South Africa, "Between the wealth-creating processes of the First World with the needs and aspirations of the Third". In order to implement this process within the free enterprise system, "the growing trend towards home ownership had to be matched by worker's holding a direct stake in the business in which they are employed". Mr. Relly's corporation would henceforth implement such a policy.

Sismondi's solution?

Sismondi's foresight is intriguing in more ways than one: Here we have a deeply sincere Classical Liberal, a follower and an admirer of Adam Smith, who advocated access to property as the only long term cure for capitalist growing pains. And yet this same man, without betraying his beliefs and without ceasing to apply classical economic analysis, suddenly found himself constructing doctrinal tools for Karl Marx.

The spectacular turnabout of Sismondi moving from classical liberal concepts to proto-Marxist principles would be a paradox of limited interest were it not for the fact that twenty years after his death most of the industrial world would make the same turn. The brief but crucial historical period that followed Sismondi's own personal reassessment deserves further careful examination.

1830 was a year of hope. The entire political and intellectual worlds, writers, artists, economists, even the church, all were turning to the principles of freedom. The framework for a minarchist laissez-faire society was set and ready. The capitalist revolution was at hand. But in 1848 all these forces changed course, veering instead toward radical socialism and Marxism -- where they remain to this day.

What went wrong? Or did anything really go wrong?

Sismondi gives us part of the answer. He was right in sensing that some sort of political change was inevitable given the apparent "human costs" of the industrial revolution. Indeed he may also have been right in predicting that the evolution towards a prosperous capitalist society based on free competition would need a phase of socialist regulation. One could possibly find justifications for socialism as a temporary remedy for the growing pains of industrialism. Where Sismondi was wrong, however, was in his belief that the remedy would be more effective if economic production and capital growth were slowed down, so as to allow those whom the system was leaving behind (the proletariat) to climb on board the train of progress. He failed fully to realize that the "human costs" Europe was witnessing, were not the mark of growing capitalism, but were the symptoms of a dying feudal agricultural system

that could no longer feed itself. Karl Marx, who picked up where Sismondi left off, would base his theory of proletarian revolution on the same mistaken premises -- as you will see later.

Sismondi and his followers tended to picture growing capitalism as a train led by somewhat ruthless entrepreneurs eager to reach Eldorado as quickly as possible. Had they pictured it as a growing house, built by the most vital forces of society, and whose roof would sooner or later accommodate those suffering outside, history might have been quite different.

Indeed, Sismondi could not possibly have known that technological progress would increase global revenues even faster than capital growth, as Robert Solow, (Nobel Prize in Economics in 1987) demonstrated much later. He should, however, have sensed that industrial growth was increasing global revenues and that attempts to slow it down would in fact increase the "human costs" associated with change.

LIBERTAS REDIVIVA

Stripping an Emperor With Too Many Clothes

Karl Marx would take Sismondi's error one step further by failing to realize that once the growing pains of capitalism (i.e. the sub-finem convulsions of moribund feudalism) were overcome, the dominant bourgeois class would gradually absorb the proletariat. He based his historical determinism of communist revolution on the erroneous prediction that growing proletarian masses, spawned by capitalist growth, would inevitably topple the bourgeoisie. The widespread crises in communist parties in industrialized nations stem from this misconception. There are no longer enough blue-collar workers to man a proletarian revolution. White-collar workers identify with the "bourgeois" class. Communism can only count (but not for long) on a Third World still in the throes of change from feudalism to industrialization. In Eastern Europe, it only survives through Lenin's elaborate system of management and concentration of political power, which has resulted in the freezing of social mobility and the stunting of economic progress. And even there, we now see signs of a thaw. Indeed, Marx's theory on the contradictions of capitalism is now being contradicted by history itself.

Marxist determinism can now be reversed. The winds of history move from feudalism to socialism, from socialism to capitalism -- and predictably from capitalism to libertarianism and a non-political civil society.

We have now reached the point where Marxist dialectics and the understanding of Marxist premises can help us promote libertarian concepts. We need only put our finger on the historical links between Classical Liberalism and Marxism that show Marxism as an offshoot of Classical Liberal thinking. An offshoot which, depending on where one stands, can be considered to be either a fair but unsuccessful attempt to blunt the sufferings of "laissez-passer" by putting shackles on "laissez-faire"; or as an unavoidable and temporary phase of self-harnessing produced by a toddling Capitalist revolution in order to steer itself through clumsy infant years.

It is now up to libertarians to work on this insight and to expose the libertarian aspects of socialism after freeing it from its dialectic cloak (a task tantamount to shedding the garb of an emperor with too many clothes). We will then have in our hands a tool which may enable us to bring thinking Marxists and sincere social democrats back to the libertarian road that their predecessors should never have left. Jean-Jacques Rousseau, Sismondi and Marx himself have given us the key to this tool.

Freedom can cut across all boundaries political, artistic, or sexual (Madame de Stael is there to prove it). As for Benjamin Constant, we can use the fruits of his brilliant mind to educate the less sincere socialists (as well as conservative statist), by showing them that violence and coercion, whether exerted by gun or by decree are costlier than free exchange and persuasion, and more often than not, lead to damaged goods.

The libertarian philosophy of freedom will reach universality when it can convince adversaries on their own ground, using their own logic.
Libertarians are gradually becoming strong enough to do just that.

Alphonse Crespo (Switzerland) is a physician, an advocate of home schooling, and the Swiss Representative for Libertarian International.